

NOUS NOUS AIMONS TELLEMENT

Tragi-comédie avec féerie

Jean-Michel Rabeux

Personnages

CHAOS	Le dieu des dieux
EROS	Le dieu des hommes
ARTÉMÉSIA	Artiste peintre
SÉRAPION	Artiste peintre aussi
RHÉA	Mère de Zeus
ZEUS	Zeus
CRONOS	Père de Zeus
ANSELME	La jeunesse de Sérapion
ARTÉMÉSITA	La jeunesse d'Artémésia
GIULIETTA	La sœur d'Artémésita

Un plateau de théâtre nu. Une trappe s'ouvre. En sort une figure de Chaos, dieu initial, vieillard astronomique.

CHAOS

Oui, les Enfers, nom de dieu, les Enfers !

Le monde n'est pas une vertu !

Que reviennent les Enfers ! Chaos, lave, titans ! Les dessous sous nos pas, les abîmes ! Les volcans qu'on ouvre, quand on les ouvre il en sort une rumeur.

Il ouvre la trappe. Lumière et grondement.

Quand on ouvre les volcans il en sort un danger.

Il referme.

Danger de comédie !

Une main jaillit du trou et lui agrippe la cheville.

Ah ! de peur.

Il rit.

Main de Titan tu veux m'entraîner dans tes caves ? Chimère, disparais en fumée.

Il se débarrasse de la main.

Tout ça c'est fini. Du toc, du truc. Le monde est mince.

Où sont les abysses ? Les dieux initiaux ? Les gros dieux aux gros doigts poilus et hors la loi qui se pourléchaient les babines de la douleur des hommes ?

Heureux temps ! Beaux royaumes où se forgeaient guerres et cruautés !

Tout ça, tout ça, tout ça, c'est fini.

Une main sort et l'agrippe de nouveau.

Ah ! de peur Tu es fausse mais collante. *Une deuxième main sort et agrippe l'autre cheville.*

Doublement fausse ! *Une troisième.* Sangsues ! Fumées ! Lâchez-moi ou je vous brise les osselets. *Il écrase les mains à grands coups de talons.*

EROS, au fond du trou

Aïe ! Aïe ! Ouïe ! Aïe !

La tête d'Eros apparaît. Un Eros de parking.

Tu es fou, Chaos. Tu m'as fait mal.

CHAOS

Eros, il ne fallait pas effrayer ton père.

Eros sort de la trappe. Il porte un arc et un carquois.

EROS

Tu parles trop tout seul. Qu'est ce que c'est que ce mensonge : plus d'Enfers ?

CHAOS

J'aime pleurer sur le passé.

EROS

Vieux Chaos ! *Il l'embrasse.*
Que d'éternité hein !

CHAOS

Tu te moques mais tu dis vrai, je suis las d'être dieu.
Eros saute sur le dos de Chaos.

EROS

Ô très vieux Maître Temps, partons sur la mer des siècles. Que réclament les corps des hommes ? L'éternité des statues ? Que le vent du Temps les tue ! Il fait bien. Que les hommes s'en saisissent et volent comme des goélands automatiques en contemplant leur mort ! Voici l'Homme, il cesse. Toi, pauvre dieu, tu fais pitié avec ton éternité.

CHAOS

Cesse de me traiter comme une vieille gâteuse. Je suis l'origine du monde, Chaos, l'abîme est mon domaine. De moi, Eros, tu es né, et ta sœur la Terre aux larges fesses. Je tiens tous les dieux sous mon empire, sans parler du troupeau des hommes, et toi tu me parles comme un chardon à une vache.

EROS

Moi aussi je tiens tous les dieux sous mon empire, sans parler du troupeau des hommes.

CHAOS

Qui t'attribua la foudre du désir ?
Tu règnes sur les corps, moi sur les planètes.

EROS

Je règne sur les cœurs aussi.

CHAOS

Les cœurs ! Ah ! Ah ! Ah ! Les cœurs !
Les vois-tu qui courent sur leurs jambes, poursuivis par leurs destins ?
Voici les cœurs, ils courent vers leurs morts.
Ah ! Ah ! Ah !

Il rit pendant qu'il sort. Juste avant de sortir :

Je suis las des cœurs aussi, du sourire puant des cœurs.

EROS, *seul*

Ah ! Ah ! Ah !

Un temps.

Les dieux sont morts, mon œil ! Les bouches des hommes leur restent pour proférations, vocalisations, malédictions, etceteron. Les cœurs entrent en scène pour courir vers leur mort, les morts ressuscitent, les tueurs sont des anges, les rois des cailloux, les mots des

couteaux, et tout le monde en mourra plusieurs fois, hurra ! Les corps vont changer de personnage, de personnage, de personnage, les machinistes tendre le ressort de l'amour. Un dernier tour ! Ne nous trahis pas ressort poussif ! Moi, dieu de l'amour, je dois savoir l'avenir. Je sais tout mais ne dirais rien. *Il rit.* Je sais que comment faire sans la moquerie. Je sais que les vivants sont parfois des morts, vivant rien que pour leurs dieux soyeux accroupis dans les entrailles des cieux. Pourtant les horizons basculent quand les hommes se lèvent, les horizons reculent, les livres s'ouvrent d'eux-mêmes, les tapis seuls battent la pensée. Les dieux fuient.

Quand l'horizon ne se lève pas, les osselets battent la pensée, et les hommes les hommes. Mais à plate couture, quand la pensée des hommes ne se lève pas.

Je sais, moi, moi le ridicule, je sais que dans une seconde de grands coups de poing sur une porte, au lointain, vont résonner dans la nuit.

Auteur s'il-te-plaît fais la nuit !

Voilà.

Attention, les coups de poings ! Je file me glisser dans mes corps. Si je les trouve.

Attention ! *Il sort.* Où sont mes corps, où sont mes corps ?

Grands coups de poings sur une porte au lointain du plateau.

ARTÉMÉSIA

Ouvrez. Ouvrez-moi.

Coups répétés.

Ouvrez cette porte, pour l'amour des hommes ! Ne me laissez pas moisir par une nuit pareille. *Coups sur la porte.* Ouvrez donc, bon dieu de dormeurs, j'ai la nuit aux trousses !

Ouvrez par Satan. *Les coups répétés sur la porte deviennent les trois coups du théâtre. La porte s'ouvre seule, dehors tempête. Une ombre entre rapidement et claque la porte derrière elle.*

Eh bien voilà. Il suffit de parler aux portes et pas aux portiers.

Grondements de tonnerre, craquement de foudre.

Toi silence ! Ne nous casse pas les oreilles.

Une voix dans le noir, toute proche.

SÉRAPION

Tu y suffis amplement.

ARTÉMÉSIA

Sérapion, tu m'as fait peur.

SÉRAPION

Qu'est-ce que c'est que ce bordel que tu mets à toi toute seule. Tu m'as réveillé. Je n'aime pas être réveillé.

La lumière monte doucement. Artémésia est une femme armée d'une grâce hésitante. Sérapion est un vieil homme en robe de chambre et pieds nus.

L'époque est un présent de théâtre mâtiné de passé. Donc Sérapion n'aime pas être réveillé.

ARTÉMÉSIA

J'ai peur

SÉRAPION

Je sais de quoi.

Artémésia retourne à la porte, écoute dehors. Elle ouvre en grand. Pluie et vent s'engouffrent.

SÉRAPION

Ferme cette porte, il fait froid.

Artémésia sort un peu, inspecte la nuit avec circonspection.

ARTÉMÉSIA

Ventre glacé.

SÉRAPION

Ferme cette porte. *Elle ferme.*

ARTÉMÉSIA

Toi aussi tu as peur de la nuit.

SÉRAPION

J'ai peur du froid. Je veux avoir chaud, je veux mon lit, je veux dormir.

ARTÉMÉSIA

Ils sont armés.

SÉRAPION

Armés ?

ARTÉMÉSIA

Armes blanches. *Elle montre une blessures. Regarde.*

SÉRAPION

Joli vermillon. Leurs coups ne sont pas légers.

ARTÉMÉSIA

Non. Leurs coups marquent.

SÉRAPION

Ma petite poulette, ils ont raison. Qu'ils t'égorgent !

ARTÉMÉSIA

Tu me suivras très vite mon maître.

SÉRAPION

Tu abuses de tes modèles.

ARTÉMÉSIA

Pas de tous, je le jure. Moi je renverse les jeunes gens, toi, tu les tues.

SÉRAPION

Je les peins, je les peins !

ARTÉMÉSIA

Dégoulinant de sang. Tu les assassines dans chaque toile.

SÉRAPION

Artémésia, le sang des toiles n'est pas du sang.

ARTÉMÉSIA

Oui oui oui oui oui. Tu es sûr ?

SÉRAPION

On ne cherche pas à m'assassiner, moi. *Il rit.* La révolte des modèles ! C'est bien fait.

ARTÉMÉSIA

Pas des modèles, hélas.

SÉRAPION

Que veux-tu dire ?

Un temps.

ARTÉMÉSIA

Elles s'extraient de mes toiles. J'en ai des preuves.

SÉRAPION

Artémésia !

ARTÉMÉSIA

J'en ai des preuves. Les figures, elles-mêmes, que j'ai peintes. Elles sortent des toiles, prennent une espèce de vie et elles me cherchent.

SÉRAPION

Comme les hommes cherchent leur dieu ?

ARTÉMÉSIA

Elles me cherchent pour me tuer.

SÉRAPION

Te voilà un grand peintre ! Tu voulais atteindre la vie, tu vas tâter de la mort. C'est ta folie qui prend vie !

ARTÉMÉSIA

Et ça ! *Elle montre ses blessures.* C'est ma folie ?

SÉRAPION

Certains te cherchent pour venger tes conquêtes. Frères, oncles, pères, les familles entières. *Il rit.*

Bruits de poursuite et d'armes. Cris. Ferrailles.

Oh ! Oh ! Ils approchent.

ARTÉMÉSIA

Les voilà ! Sauve-moi. Cache-moi. *Coups sur la porte. Vociférations.* Cache-moi. S'ils me prennent ici ils t'étripent.

SÉRAPION

C'est un argument. *Il ouvre une trappe.* Jette-toi dans ce trou.

Coups redoublés, ferrailles, insultes, obscénités, brouhaha. Puis ça s'éloigne. Sérapion qui s'était caché s'approche de la porte, écoute, puis revient vers la trappe.

SÉRAPION

Ils sont partis.

ARTÉMÉSIA

Du dessous. Tous ?

SÉRAPION

Il paraît. Tu peux sortir. Ce n'était pas pour toi, vantarde. *Il tente d'ouvrir la trappe, mais elle la retient du dessous.*

ARTÉMÉSIA

Non, non, non ! Attendons.

SÉRAPION

A ta guise. Je retourne me coucher.

ARTÉMÉSIA

Non, non, non ! Ne me laisse pas seule.

SÉRAPION

Ils sont partis. Tu ne crains plus rien que tes cauchemars.

Il sort. Un temps. La trappe se soulève prudemment. Artémésia regarde prudemment autour d'elle, sort et referme prudemment la trappe. Pendant ce temps apparaît dans son dos un personnage – une figure – qu'elle ne voit pas. Il sort de derrière un rideau qui, nous le saurons plus tard, dissimule une vaste toile peinte par Artémésia. Il tient une arme nue.

ARTÉMÉSIA

Qu'ont-ils donc après moi ? Pour quelques jeunots renversés de leur plein gré. Avec leur plaisir. Mais, évidemment, renversés. Et au diable innocence, virginité, honneur ! Toutes choses délicates que brisent aisément mes caresses. Ils sont nus si longtemps quand ils posent que fatalement l'attention se détourne ! Les corps apparaissent pour ce qu'ils sont : magnifiques objets de rapine. Fatal moment !

LA FIGURE

Fatal moment !

Artémésia se précipite vers la trappe. La figure lui barre le chemin, pointe de l'épée sur la gorge d'Artémésia.

ARTÉMÉSIA

Que me veux-tu ?

La figure approche son visage pour le lui montrer.

Tu n'es que l'ombre de toi-même. Mes couleurs étaient plus belles.

La figure appuie la pointe de l'épée, Artémésia recule.

Ombre, ombre. Tu n'es qu'une surface peinte. *Il appuie. Le sang coule un peu. J'aime assez qu'on me pénètre.*

LA FIGURE

Alors, avale.

Il enfonce la lame dans la bouche, qu'elle dévie au dernier moment. Artémésia lui porte un coup de dague, puis plusieurs.

ARTÉMÉSIA

Cauchemar. Cauchemar.

Il tombe sur elle. Elle se dégage, reprend son souffle.

Doucement. Cauchemar. Un temps. Je n'aime pas ça. Le corps revient à lui et veut la saisir, la saisit, lui empoigne la gorge. Mais tu es pire que vivant toi ! Lutte, pistolet, coup de feu. La figure s'écroule, achevée pour cette fois. Je n'aime pas ça. Elle va le regarder. Ecarte ses vêtements, le touche. En chair et en os. Pourtant il n'existait pas. Inventé de toute pièce. Comment ai-je pu concevoir ce visage, c'est une punition ce visage. Disparais vieux tromblon, cauchemar, cauchemar, cauchemar. Elle le traîne et le vire dans la trappe. La retraite n'est plus sûre. Fuyons nos rêves. Tonnerre de l'art ne m'abandonne pas au bordel des rêves. Tu as vu ça ? Tu as vu ça ? Je te rattrape, je te vau. La foudre aux doigts, l'orage au bout des pinces ! Je suis Zeus.

Tonnerre, obéis à ton dieu. J'ai donné vie, j'ai donné mort, donne l'amour. Par le tonnerre, l'amour. Par la mort, l'amour ! Par tous les moyens, l'amour !

Elle sort et plonge dans la nuit comme dans l'espace.

Sérapion revient sur le plateau. Il va à la porte, entrouvre, referme.

SÉRAPION

Elle plonge dans la nuit comme dans l'espace. Quelle plongeuse ! *Il soulève la trappe, regarde et la referme.* Elle tue comme elle peint, fort bien. Elle peint comme elle respire. Elle a raison de craindre, à peindre comme elle tue, ses victimes vont venir et la manger. *Il rit et tire un rideau qui dévoile une grande toile qu'il contemple.* Elle peint comme une déesse meurtrière et moi comme un critique d'art. *Il contemple.* Quelle plongeuse ! *Il referme le rideau.* Que m'importe la peinture, j'ai d'autres sortilèges ! La peinture c'est une couverture. *Il danse, gigote comme un enfant.* Elle va voir ! Elle va voir ! Je vais lui faire pièce ! Ne peins pas la pensée, peins la vie, c'est ce qu'elle dit. La vie qui coule sans qu'on sache. Ne peins pas tes modèles, peins l'amour que tu leur portes. Elle le dit, elle le fait. Mais j'ai d'autres sorcelleries ! *Il redanse la gigue.* Elle n'aime que les jeunes gens ? Je vais lui peindre les yeux moi ! *Il se met à une place précise et prend une pose précise.* Et je n'ai pas besoin de Zeus. Par tous les peintres, que ma peau se retende, que mon sang s'accélère, que mes fesses se retroussent !

Circule la vie ! Le Temps, remue toi !

Me voici ! Me voilà !

Il laisse glisser sa robe de chambre, apparaît brièvement nu, un nuage de fumée l'enveloppe. Apparaît à sa place et dans la même pose un corps de jeune homme, nu aussi.

SÉRAPION, jeune

Circule la vie ! Le Temps, remue toi !

Me voici ! Me voilà !

Il regarde sa peau nue, tire dessus, s'inspecte.

Ah ! Très joli. Ventre plat, muscles fins. Très réussi. Oui oui oui. Si elle ne m'aime pas ainsi je veux bien mourir. Allons vêtir ma splendeur et lancer la machine de ses désirs, ou de ses douleurs. Quelle splendeur ! Quelle splendeur !

Il sort.

Après un temps dans la nuit le rideau qui dissimule la toile d'Artémisia s'ouvre brusquement, découvrant le tableau qui représente une scène de poursuite mythologique : un homme poursuit une femme qui poursuit un jeune homme. Un temps de regard. Soudain deux des personnages peints bondissent de la toile, poursuivant leur course sur le plateau.

Rhée a les traits d'Artémisia, Zeus est une jeune fille en garçon. Ils traversent la scène très vite.

ZEUS

Ma mère, je ne peux plus retenir mon geste contre lui. Il m'a tué trois frères, le sang lui coule des dents.

RHÉA

Complot, intelligence, trahison : nous avons des alliés. Pense lentement, laisse ton esprit reprendre souffle. Pense à l'arme, au moment. Au sourire qu'il faut tenir jusqu'à l'instant fatal. Pense beaucoup à ce sourire.

ZEUS

Oui mère. Je l'exerce, je le tends sur mes dents. Mais elles veulent mordre, pas sourire.

RHÉA

Silence au massacre. Plus tard le massacre. Maintenant sache sourire effrontément.

ZEUS

Oui mère.

RHÉA

Sache attendre.

ZEUS

Oui mère.

RHÉA

Sache me prendre dans ta haine, Zeus, tant de haine qu'elle nous donne du plaisir. *Elle le saisit puis le quitte.* La reine est folle. Qui lui demande de l'être ? Quel dieu plante en moi le meurtre, l'inceste ?

ZEUS

La justice pour mes frères et pour vous.

RHÉA

Zeus naïf. La justice ne gonfle pas les sexes l'un de l'autre.

ZEUS

La haine oui.

RHÉA

Oui la haine. Que t'importe la haine ?

ZEUS

Rien ne m'importe que la mort du roi Cronos mon père.

Rhèa le gifle violemment puis le prend dans ses bras.

RHÉA

Va chercher l'arme comme ton sourire.

ZEUS

La tenir c'est tenir la mort.

RHÉA

C'est tenir le crime. Parricide, régicide, affermis-toi contre le préjugé. Au dernier moment le meurtrier, en lui-même hésite. Il pâlit. Il craint le geste. Regarde.

Elle fait le geste violent de lui planter un couteau dans le ventre. Zeus se plie en deux, tombe à genoux.

ZEUS

Pour ne plus plier devant lui je ferai le geste.

RHÉA

Essaie.

Il se lève et fait le geste, brusque.

ZEUS

Je me suis fait garçon pour échapper à ses désirs, je me suis fait caillou pour échapper à son goût de la chair humaine, je peux me faire tueur.

RHÉA

Ramène l'arme, mais pas avant la nuit.

ZEUS

J'écouterai votre prudence, ma mère, je reviendrai de nuit. Je pars, embrassez-moi.

Rhèa embrasse Zeus au front.

RHÉA

Prends garde à tout.

ZEUS

Maintenez loin de vous votre époux, de votre couche au moins.

RHÉA

Mon époux c'est mon fils. Qui le sait mieux que toi ?

Rhèa embrasse Zeus aux lèvres, longuement. Zeus sort.

RHÉA

Cette Zeus va tuer. Tout est juste. *Un temps.* Rien n'est juste. Nous ne sommes que cruels. Sous couvert de justice, mon plaisir, mon plaisir. Tout est juste, le roi va périr du même geste dont il tue. Par prédiction un de ses fils doit le poignarder. Il étouffe tous les fruits de

mon ventre. Trois fils. Seul Zeus réchappa que j'ai façonné garçon pour qu'il m'appartienne et tue. Par magie le roi le prend pour une pierre, le traite comme telle, une pierre de chemin qu'il foule. Tant de haine accumulée dans le cœur de l'enfant, comme une fleur de vingt ans ! Mon époux va périr, quel bonheur que la perte, la mise en perçe d'un corps ! Tout est juste. Voici le roi, voici Cronos la gueule ouverte. Il a cent bras, les yeux blanchis par la férocité, un fauve à côté n'est rien, un fauve fuit en le voyant. Il dissimule l'image de son visage parce qu'elle méduse ceux qui l'entrevoient. Voici l'homme d'avant le doute, le tyran encore chaud des Enfers, il fume encore, il pue encore la chair grillée.

Cronos s'avance, le visage enserré dans un voile noir. Il est vêtu de noir, il porte des gants de fer. Effectivement il fume.

A part : Comment ne pas pouffer de rire devant cet attirail ?

CRONOS

Tous, tous. Vous aussi, Rhéa, ma femme. Tous ourdissez contre moi.

RHÉA

Ourdir, la reine ne le fait que pour servir les plaisirs du roi.

CRONOS

Où est mon fils ?

RHÉA

Il s'est rendu chez votre mère, monseigneur.

CRONOS

La raison ?

RHÉA

La raison ?

CRONOS

De cette visite ? La vieille est sénile, elle est hors jeu. La raison ?

RHÉA

Il aime les histoire qu'elle lui conte.

CRONOS

Je connais trop ses fables, elles n'ont que mon assassinat pour morale. Mais mon fils n'existe pas, la prédiction ne s'accomplira pas de son fait. Le danger, je le respire, je le respire, est ailleurs que dans ce gravier.

RHÉA

S'approche et lui touche tendrement le front. Le danger n'est nulle part que là, dans votre tête, là le tueur est posté, en armes.

CRONOS

Je le vois armé dans vos yeux.

RHÉA

Partout vous le voyez. *Elle s'agenouille.* Je n'ai qu'un roi, qu'un époux.

CRONOS

Et qu'un fils. Où te le mets-tu ?

RHÉA

Se lève. Vous m'engrossez d'une pierre et vous la jalousez de surcroît.

CRONOS

Attention !

Elle s'agenouille.

RHÉA

Mon maître je vous appartiens de rêve même, car vous réglez sur mes songes. De larmes, de sang, de sueurs, d'haleine. Toutes mes coulées sont vôtres.

CRONOS

Certaines me le prouvent.

RHÉA

Toutes vous le prouvent. Trois fils se sont écoulés de moi. Quel père n'en serait réjoui ?

CRONOS

Je me suis réjoui de les tuer.

RHÉA

Et je me suis réjoui de votre réjouissance.

CRONOS

Tu sais la condition pour que j'épargne un nouveau-né.

RHÉA

Je la sais.

CRONOS

Que ne t'y emploies-tu ? Tu ne pongs que des fils, ou des pierres. Ai-je épousé une carrière ? *Il rit.* Conçois-moi une fille.

RHÉA

Mon roi n'ignore pas qu'il y faut un planteur. Sans doute la sève royale est-elle trop mâle pour qu'il en naisse une pousse femelle.

CRONOS

Sans doute. Ou sans doute ta jalousie est telle qu'elle empêche ton ventre de produire ton doublon. Tu crains une rivale.

RHÉA

Sans doute. Et sans doute mon époux peut-il me rassurer sur ce point ?

CRONOS

Sans doute.

Il sort.

RHÉA, seule

Je sais trop pourquoi tu veux une fille. Je suis plus adroite que la nature mon bon roi, mon maître. D'une fille que tu m'as faite j'ai fait un fils de mes mains, pour mon plaisir contre le tien. Ton amour, comme ton pouvoir, fabrique la mort, il aurait tué l'enfant. Le mien le fait vivre, pour nos plaisirs contre le tien. Acre plaisir ! *Elle danse une danse de mort. Le roi apparaît en secret. Elle danse.*

Un caillou ! Et tu le crois. *Elle rit.*

Un caillou ! Roi aux lourdes couilles. Le caillou te tranchera les veines cette nuit même. Ta royale intelligence de brute ne te sauvera pas.

Cronos, qui s'est approché, la saisit par surprise.

CRONOS

Ma brutalité, oui ! *Il la jette au sol.* Voici ta mort.

RHÉA

Contre ma vie je vous livre une vie.

CRONOS

Ton fils est comme mort, ne le monnaie pas.

RHÉA

Il s'agit d'une autre vie.

CRONOS

Chut ! Ou je tranche ta langue.

RHÉA

Sire, vous avez une fille. *Un temps.* Je peux la montrer.

CRONOS

Ou je tranche ta langue de mort, pie venimeuse.

RHÉA

Je peux prouver. *Un temps.* Elle se dégage, se lève, s'approche de la trappe, la lève. *Un temps d'immobilité d'eux deux.* Regardez votre fille Sire. *Un temps.* Elle dort doucement. Elle regarde. Longs cils. Nuque gracile. Sur ses reins la marque de votre famille.

Cronos lentement s'approche, s'agenouille fasciné au bord de la trappe et contemple. Rhéa le poignarde dans le dos, il tombe dans le trou soudain éteint des Enfers.

La prédiction était fausse. Tu n'es pas mort de ton fils. *Elle regarde par le trou.* Mon plaisir est glacé. *Elle ferme la trappe, se lève.* Je n'aime pas ça. Assassiner. Je n'aime pas ça. Le sang des rêves coulait dans nos baisers. Pas cette poisse. *Elle se frotte la mains.* Les lits de sang luxuriant comme un sexe. Pas cette poisse vraie. *Elle découvre son ombre et lui parle.* Tu es là toi ? qui connais chacun de mes gestes. Connais-tu mes pensées ? *Elle tend les mains vers son ombre au sol et tente de l'approcher. L'ombre s'éloigne à mesure.* Ne me crains pas. Pourquoi recules-tu, petite négresse ? *L'ombre du sol se porte sur un mur.* Regarde comme je suis adroite, te voilà prise, tu ne peux plus fuir. *La reine s'approche du mur.* Tout juste grandir pour tenter de m'effrayer. Je n'ai pas peur, je connais tes ruses. Donne ton cou. *Elle tend les mains vers le cou de l'ombre.* Tu crois pouvoir m'échapper. *Elle griffe le mur.* Tu te fonds dans le mur, je connais tes ruses. Regarde ce que je peux contre toi. *Elle prend son propre cou entre ses mains.* Vois-tu ? *Elle tremble.* Tu trembles. Tu sens ta fin. *Elle recule.* Tu rapetisses de peur, tu n'es qu'une ombre de rien du tout, un oubli du soleil. Efface-toi, rends au sol la lumière, à moi la solitude. *Elle s'étrangle elle-même, tombe à genoux puis tête au sol, les mains agrippées à sa gorge.* Ça ne meurt pas. *A l'ombre :* Impassible saleté cesse de m'imiter ! Libère moi de ta sale obéissance et je te sauve. S'il te plaît, s'il te plaît, ne lève pas le bras, et je te sauve. *Un temps.* Doucement la reine tend le bras, reste bras tendu, ne regarde pas. S'il te plaît, la liberté. *Elle regarde.* Je connais le moyen de t'abattre. *Elle se lève, se recule et puis se précipite contre le mur, tête en avant. Elle tombe morte.*

Un temps. On entend la voix de Cronos.

CRONOS, *voix off*

Je suis las de mon âme.

Un temps. Cronos ressort de la trappe, le couteau planté dans le dos. Il crie de désespoir, une longue plainte.

CRONOS

Je suis las de mon âme.

Je suis las de mon âme.

De ce château aux écailles de fer.

De ce tombeau que les nuages n'osent pas survoler. *Il voit le cadavre et lui parle.* Voici ta mort. Tais-toi. tais-toi. Pas de mot ou je tranche ta langue de mort, pie venimeuse. Quelle ruse vas-tu inventer pour échapper. Ne t'agenouille pas, surtout pas devant moi, tu découvrirais ta nuque à briser.

Tais-toi je veux des mots. Tais-toi je veux des mots.

Il appelle. Le roi veut des mots contre lui !

Je suis las de ce silence fabriqué à coups de hache.

Il appelle. Des mots ! des paroles volantes !

Il attend, il écoute le silence.

Verbiages, babillages ! Le roi veut des babillages.

Il écoute.

Silence de merde ! Paroles gelées !

Il appelle.

Des mots, par miséricorde ! D'autres mots que les miens.

Le roi est désespéré de solitude. Un temps. Puis un souffle de vent.

J'ai senti une haleine.

Un temps. Puis le vent s'établit.

Entends-tu ? Entends-tu ?

Les mots du vent.

Arc-bouté contre le vent en tempête, il recule pas à pas.

Perdre pied ! Perdre pied ! Enfin perdre !

Le vent, embrasse-moi !

Le roi et le vent s'embrassent.

Embrasse-moi. Embrasse-moi.

Le roi rit.

Balaie-moi, je suis bientôt une poussière.

Il rit.

Bientôt. Bientôt. Bientôt.

Il est poussé dehors par le vent. Un temps de vent. Une jeune fille, Giulietta, saute brusquement du tableau, va regarder par où est parti Cronos, fait un moqueur signe d'adieu. Puis elle apaise le vent d'un grand geste des deux bras. Elle va inspecter la Reine morte, va inspecter le tableau, le tout comme en cachette, en complot. Lorsqu'elle entend Sérapion, d'un saut elle retransverse la toile et disparaît. Sérapion a retrouvé son âge. Il va vers le tableau.

SÉRAPION

Cette folle a éventré sa toile. *Il referme le rideau.* Du vent, les tragédies ! Ça sent le cauchemar. *Il voit le corps.* Voici la rêveuse. *Le corps gémit.* Et voici les cauchemars. Quelles défroques ! *Artémésia pleure dans son sommeil.* Tu souffres dans ton sommeil, poulette déplumée ? Peut-être souffriras-tu aussi à ton réveil. Ce corps volé au Temps tout à l'heure m'a rendu compatissant aux jeunes gens. Je vais venger tes victimes, les blessures que tu infliges tu vas les vivre. Pour le montage du jeu me voici tel que tu me connais, mais tu ne perds rien pour attendre. Tu vas danser sur le gril de l'amour. Réveille-toi mon amie. *Il se penche tout près.* Réveille-toi avec une âme de vingt ans dans ton corps de mille ans. Hop ! La voilà, oui oui oui oui, la voici, ci, ci, ci, ci, ci. Facile. Facile. Et l'esprit aussi neuf qu'une pucelle !

Artémésia revient à elle. Tout dans son comportement est d'une jeune fille de vingt ans.

ARTÉMÉSIA

Monsieur je n'ose vous dire.

SÉRAPION

Parle mon enfant. Personne d'autre que moi pour t'entendre.

ARTÉMÉSIA, *rêveuse*

Anselme. Anselme. *Soupir, gros soupir.*

SÉRAPION

Oui ?

ARTÉMÉSIA

Soupir. Puis elle se décide et commence son aveu : Anselme... Elle s'interrompt soudain.

SÉRAPION

Allons !

ARTÉMÉSIA

Sourit d'elle-même, prend son élan. Anselme. Suspens

SÉRAPION

Peut-être veux-tu dire Anselme ?

ARTÉMÉSIA

Oui : Anselme.

SÉRAPION

Jouant le rassuré. Ah ! J'avais entendu Anselme.

ARTÉMÉSIA

Mais j'ai dit Anselme.

SÉRAPION

Vraiment ?

ARTÉMÉSIA

Comprenant. Vous vous moquez.

SÉRAPION

Mais oui je me moque.

ARTÉMÉSIA

Il s'appelle Anselme.

SÉRAPION

J'ai compris cela.

ARTÉMÉSIA

Vous vous moquez.

SÉRAPION

Mais non je ne me moque pas. Il s'appelle Anselme et son nom paraît suffire à tout dire.

ARTÉMÉSIA

Timide. Oui son nom suffit. Il ne connaît même pas le mien. *Elle pleure.*

SÉRAPION, *à part*

Donc elle pleure.

ARTÉMÉSIA

Il ne le connaîtra jamais. Que ferait-il de mon nom ? *Elle rit soudain.* Il le bégaierait.

SÉRAPION, *à part*

Donc elle rit. Quel humour !

ARTÉMÉSIA

C'est vrai qu'il bégaie. Un petit peu. De temps en temps. Lorsqu'il bégaie, il rougit, lorsqu'il rougit il bégaie de plus belle, et puis il se tait complètement. Il ne peut plus parler du tout.

SÉRAPION

Quel homme !

ARTÉMÉSIA

N'est-ce pas ? Il est à croquer. Mais de moi il ne s'occupe absolument pas.

SÉRAPION

Te voilà bien naïve. Il rougit, il bégaie, et pour qui ?

ARTÉMÉSIA

Il rougit pour tout le monde. Il bégaie pour un rien.

SÉRAPION

Marcher, il sait ?

ARTÉMÉSIA

Oh oui ! Il marche divinement. Il est souple lorsqu'il marche. Il marche comme un félin lent.

SÉRAPION, *à part*

Comme un félin lent. Je me demande si je n'ai pas exagéré le rajeunissement. *A elle*: Est-il comme un félin, poilu aussi ?

ARTÉMÉSIA

Oh non ! non ! Il est au contraire très, sa peau paraît très, même plutôt, non il n'est pas poilu du tout. *Très sérieuse*. Qu'en pensez-vous ?

SÉRAPION

Qu'en pensez-vous de quoi ?

ARTÉMÉSIA

Est-ce qu'il s'agit bien de cela ?

SÉRAPION

Cela y ressemble.

ARTÉMÉSIA

Ainsi il s'agit d'amour. Je m'en doutais. L'aimerais-je toute ma vie ?

SÉRAPION

Qui sait ?

ARTÉMÉSIA

Si c'est l'amour il doit être toujours. C'est la logique de l'amour.

SÉRAPION

C'est qu'il y en a plusieurs sortes.

ARTÉMÉSIA

De logiques ?

SÉRAPION

Et d'amours.

ARTÉMÉSIA

Je l'aime. Donc je l'aime. Donc c'est cela, dont j'ai tant rêvé, que je n'ai jamais éprouvé. Etes-vous sûr qu'il s'agit d'amour ? A quoi être sûr ? Comment reconnaît-on l'amour à coup sûr ?

SÉRAPION

Le mot importe-t-il tant ?

ARTÉMÉSIA

Cette chaleur qui sans que je la veuille me saisit, c'est quoi ? Mon souffle s'emballe, je manque d'air, j'ouvre les fenêtres, je me plonge la tête dans les bassines d'eau glacée. Ça ne peut plus, il faut une conclusion, voilà le mot : conclusion. Ah ! ce, ce cinéma, là, entre mes jambes.

SÉRAPION

Artémésia !

ARTÉMÉSIA

Non. Oui. Pardon. Mais pourquoi cet élanement là me vient-il à la pensée de ce bégayeur de rêve ? Quel rapport ? Au secours, au secours ! Le bouleversement de mon cœur je l'attendais mais que mon sexe s'en mêle, au secours ! Je m'humecte Sérapion, c'est la vérité. On dit, vulgaire. Je m'humecte à la pensée, suis-je impudique ?

SÉRAPION

C'est un joli défaut.

ARTÉMÉSIA

Vous ne faites que vous moquer.

SÉRAPION

Comment faire sans la moquerie ?

ARTÉMÉSIA

Je vous en prie, aidez-moi.

SÉRAPION

Je vais t'aider. Qui est ce bégayeur ?

ARTÉMÉSIA

C'est un prisonnier.

SÉRAPION

Oh ! Oh !

ARTÉMÉSIA

Je crois que c'est un tueur.

SÉRAPION

Que dois-je répondre ?

ARTÉMÉSIA

Il faut le faire libérer, Monsieur, et il faut le libérer de son goût de tuer. Il tue parce que...

SÉRAPION

Je sais toutes les raisons de tuer. Je ne puis rien pour lui.

ARTÉMÉSIA

Vous pouvez tout.

SÉRAPION

Comment sais-tu qu'il est un assassin ?

ARTÉMÉSIA

Cette façon qu'il a de rougir.

SÉRAPION

Tous les timides ne tuent pas, Artémésia.

ARTÉMÉSIA

Il est prisonnier.

SÉRAPION

Comment cela prisonnier ?

ARTÉMÉSIA

Il est en prison.

SÉRAPION

Quelle prison ?

ARTÉMÉSIA

Je ne sais pas.

SÉRAPION

Tu ne connais pas sa prison ?

ARTÉMÉSIA

Non.

SÉRAPION

Tu le connais lui.

ARTÉMÉSIA

Très très bien.

SÉRAPION

Vous vous êtes vus souvent ?

ARTÉMÉSIA

Non. *Un temps.* Jamais.

SÉRAPION

J'aime l'incohérence mais à ce point tu m'agaces.

ARTÉMÉSIA

Mais non ! Nous ne nous sommes jamais vus, c'est vrai.

SÉRAPION

Alors ?

ARTÉMÉSIA

Alors quoi ?

SÉRAPION

Artémésia ! Je ne sais pas si c'est l'amour mais tu es devenue complètement idiote ma parole.

ARTÉMÉSIA

Ah ! Je comprends. Comment puis-je le connaître si je ne le connais pas ?

SÉRAPION

C'est une question que l'on peut se poser.

ARTÉMÉSIA

Je le vois tous les jours en rêve. Non, non ! Ne vous mettez pas en colère. Je ne dors pas quand je le rêve, j'ai les yeux ouverts. Et je le vois assis dans un parloir de prison, et cette chaleur là, et toutes les autres, s'emparent de moi. *Un long temps.* Eh bien ?

SÉRAPION

Bougon. Est-il blond ou brun ?

ARTÉMÉSIA

Entre les deux.

SÉRAPION

Grand ?

ARTÉMÉSIA

Je ne sais trop, nous nous voyons assis. Entre les deux.

SÉRAPION

La couleur de ses yeux ?

ARTÉMÉSIA

Entre les deux.

SÉRAPION

Souple je parie.

ARTÉMÉSIA

Très très très souple.

SÉRAPION

Il est châtain, de taille moyenne, souple, et il bégaie.

ARTÉMÉSIA

Oui, il a les cheveux courts, il est mince comme une liane, il a les pieds petits, les doigts des mains longs et fins, la taille flexible mais point trop. Il est doux et dangereux, puisqu'il tue.

SÉRAPION

Il ne tue pas.

ARTÉMÉSIA

S'il vous plaît.

SÉRAPION

Il n'en est pas question.

ARTÉMÉSIA

Bon, très bien. Il ne tue pas.

SÉRAPION

A cette condition le voici.

ARTÉMÉSIA

Merci. Je savais que vous le pouviez.

Apparaît Anselme, qui a le même corps que Sérapion jeune. Il est comme décrit, timide et magnifique.

ARTÉMÉSIA

C'est lui, c'est lui exactement. Monsieur vous êtes dieu.

SÉRAPION

Pas tout à fait, Artémésia, pas tout à fait. *A part.* Je suis magnifique. Que cherche l'archange ?

ANSELME

Bon bon bonjour.

ARTÉMÉSIA

Ah ! Il parle

Elle court tout près de lui l'inspecte sous le nez avec une timide avidité.

Ah !

Elle repart en courant vers les coulisses et y tombe.

Ah !

De suite elle revient des coulisses, mais elle n'a plus le même corps, elle a un corps de vingt ans, la substitution de comédienne se fait comme par magie. Elle avance comme un chat effarouché vers Anselme, sans oser le regarder.

SÉRAPION, *stupéfait*

Mais mais mais mais

ARTÉMÉSITA, *à Sérapion*

Suis-je belle ?

ANSELME, *à elle*

Bon bon bon bonjour Ma ma ma ma

SÉRAPION, *se moquant*

Sa sa sa sa sa. *A part.* Je suis battu à plate couture.

ANSELME

Mam ma ma m m

Il se bloque, il coince. Ils se regardent, les enfants, électrocutés.

ARTÉMÉSITA

Bonjour Monsieur. *Elle se sauve. A Sérapion :* Suis-je belle ? Je me sens toute neuve, merci mon maître.

SÉRAPION, *furieux*

Nia nia nia !

ANSELME

Artémésita.

ARTÉMÉSITA

Arrêtée dans sa fuite. Vous connaissez mon nom ? *A Sérapion* : Il connaît mon nom ?

ANSELME

Ou ou ou oui, bien sûr.

ARTÉMÉSITA

Et il bégaie, quel bonheur !

ANSELME

Je suis venu aussitôt sorti.

ARTÉMÉSITA

Sorti ?

ANSELME

Oui, de ces murs terribles.

ARTÉMÉSITA

Vous étiez donc bien prisonnier. O mes rêves ! Je vais me casser en morceau.

Elle sort.

ANSELME

Je suis dé dé dé dé.

SÉRAPION

Tu es déçu ?

ANSELME

N; N; Non. Désespéré. *Il va pour sortir.*

SÉRAPION

Anselme ?

ANSELME

Oui Monsieur.

SÉRAPION

Va pour Anselme. Qui es-tu Anselme ? *Pas de réponse.* Tu parais connaître la force des lois.

ANSELME

Je connais la force des flics.

SÉRAPION

Tu as tué qui ?

ANSELME, *timide*

J'ai jamais tué.

SÉRAPION

Violé qui ?

ANSELME, *idem*

Jamais violé. Je vole.

SÉRAPION

Tu voles, bon. Mais qui aimes-tu ?

ANSELME

Qui j'aime ?

SÉRAPION

Tu aimes qui ?

ANSELME

J'aime qui ? *Il tombe à genoux.* O Monsieur, je vous en supplie, aidez-moi. Qui que vous lui soyez, aidez-moi, je ne peux rien, sa fuite coupe mes mains. Pourquoi me fuit-elle ? Nous nous sommes livrés, comme deux fleurs, au parfum l'un de l'autre. Elle tombait dans mes bras, elle perdait ses sens. A présent elle me vouvoie comme le premier venu. Il faut que s'arrête la douleur que j'ai, cette soudure, dans le ventre. Je vais crier. Je crois que je vais crier.

Il crie. Sérapion le gifle.

SÉRAPION

Cesse mon garçon, je vais t'aider. Elle t'aime plus que sa vie. Elle t'aime plus que tout le reste de l'univers, l'univers périrait sans un soupir d'elle si tu posais seulement ton regard dans le sien. Elle t'aime, je le sais, elle n'a plus de regard pour personne que toi. Voilà ce que tu veux, n'est-ce pas ? cette douceur pour toi seul, cruelle à tout autre. C'est bien ce que tu veux ?

ANSELME, *timide*

Oui.

SÉRAPION

Je ne sais pas par quelle magie, mais ce que tu veux tu l'as. Tu tiens son corps, son cœur, son âme, ses pensées dans tes doigts. *Il lui prend la tête dans ses mains.* Votre amour tue le reste du monde, il a le droit apparemment. Va, je te jure qu'elle revient. Va. Je jure.

Anselme sort.

Qui rêve qui ? Que fait ce jeune corps hors de moi ? Artémésia le commande ? Commande-t-elle Artémésita ? Mes magies m'échappent, les destins ne m'obéissent plus. Les corps rajeunissent à leur guise, l'amour règne sur eux plus que moi et sur moi plus que je ne le veux. Mon cœur s'accélère pour ces bambins. Dissimulons, dissimulons. Quoi ? l'amour ? le désir ? Quel désir ? et de quoi ? Avaler leur jeunesse comme un verre d'eau ? Calmons le sang dans nos veines, concentrons nos puissances. Amour contre amour, le mien vaut bien le leur. Reprenons ce godelureau en main. Qu'il revienne qu'il revienne, autre, et autrement. Dangereux, pas bégayeur. Dangereux et en danger. Aiguisons les pinceaux. Du danger ! du danger ! Reviens crétin ! *Un temps.* Par les dieux des peintres, personnage, reviens ! Sors des rêves d'Artémésia. Tu es moi, ne l'oublie pas. *Un temps.* Allez viens. *Un temps.* Viens, s'il te plaît. *Un temps.* Je suis perdu. *A ce moment on entend des coups contre une porte. Les coups du théâtre ?* Je n'y croyais plus. Entre.

Entre Anselme. Blessé. Très blessé.

C'est déjà plus vigoureux.

ANSELME

Je... je je je je

SÉRAPION

Non, tu ne bégaies pas. Qui es-tu, figure de style ?

ANSELME, *péniblement*

Évadé, je suis évadé.

SÉRAPION

Évadé, très bien.

ANSELME

Il tombe. Blessé. Secourez-moi, les flics sont après moi, je perds mon sang.

SÉRAPION

Perds-le. Qu'as-tu fait pour qu'on te tire comme un lapin ?

ANSELME

Je suis innocent.

SÉRAPION

Tu as tué.

ANSELME

Oui j'ai tué.

SÉRAPION

Voilà qui est mieux. Je me réveille. Qui ? Comment ? Pourquoi ?

ANSELME

Même en prison on ne pose pas ces questions.

SÉRAPION

Tu n'es plus en prison.

Il s'approche de lui en sortant un stylet lame nue qu'il pose sur son cou.

Ta vie ne tient qu'à un fil. Je ne répugnerai pas à le trancher. Que fais-tu ici ?

ANSELME

Je fuis.

SÉRAPION

Pourquoi ici ?

ANSELME

Aidez-moi. Les flics me tiennent dans leur gueule.

SÉRAPION

On t'a vu ?

ANSELME

Non.

SÉRAPION

Qui as-tu tué ?

ANSELME

Je ne tuerai plus.

SÉRAPION

Toi tu es sûr de cela.

ANSELME

Vous êtes lâche. Vous vous vous vous...

SÉRAPION

Le secouant. Elle te tient encore ma parole !

ANSELME

Je je je je je

SÉRAPION

Cesse. Tu es moi. Est-ce que je bégaie ?

ANSELME

Je je je je vais mourir. *Il s'évanouit.*

SÉRAPION

Le laisse aller au sol. Tu fais bien. Donne moi une raison de te sauver. Tu n'es pas laid. Mais tu m'échappes. *Il le regarde.* Ainsi me voilà ! *Il lui touche le visage.* Tu as pris ta liberté, mais ta peau c'est bien moi. *Il le débuste un peu, entrouvre la chemise, caresse.* Le temps passé a la peau douce comme de l'eau. *Il pose un baiser sur ses lèvres.* Tu refroidis. *Il lui parle à l'oreille.* Arrière, camarde, ce blessé m'appartient. Il doit servir mes desseins.

ANSELME

Lourde voix d'outre-tombe, comme ont les possédés. Il es mort.

SÉRAPION

Se lève brusquement, de respect et d'effroi. La mort est là.

ANSELME, la mort

Elle te regarde.

SÉRAPION

Rends-le moi.

ANSELME, la mort

Pourquoi ?

SÉRAPION

Je l'aime.

ANSELME, la mort

M'en fous.

SÉRAPION

Quatre cadavres. Je te promets quatre cadavres sous peu.

ANSELME, la mort

Un temps. J'hésite.

SÉRAPION

Le mien.

ANSELME, la mort

Ah ! Ah ! Ah !

SÉRAPION

Le sien.

ANSELME, la mort

Je l'ai déjà.

SÉRAPION

Deux femmes, aux corps frais. Nous quatre. Sous peu.

ANSELME, la mort

Tu sais qu'on ne me trompe pas. Je vous prendrai sous mon aile. Tous les quatre.

SÉRAPION

D'accord, la mort.

ANSELME, la mort

Dans ce cas le voici. *Il revient à lui. Voix normale.* Je me suis évanoui. Mes blessures sont refermées.

SÉRAPION

Je t'ai guéri. Mais tu dois me servir.

ANSELME

Se lève et salue profondément. Monsieur je vous dois tout. Mourir pour vous je peux, servir non. Je n'ai ni maître ni dieu.

SÉRAPION

Bien sûr, bien sûr ! *A part :* Je ne l'ai pas trop mal réussi. Ni dieu ni maître, n'est-il pas mignon. *A lui :* Il s'agit d'amour.

ANSELME

Je ne suis pas qualifié en amour.

SÉRAPION

En quoi es-tu qualifié ?

ANSELME

Haine, dégoût, mépris, vol, meurtre, torture, anéantissement. Tout ce qu'on m'a appris.

SÉRAPION

Parfait. Tu es parfait. Ainsi tu tues ?

ANSELME

Oui.

SÉRAPION

Tu es tentant. Je passe commande. Tu vas tuer pour moi. Ce n'est pas servir, ça.

ANSELME

Non. « La grandeur de l'acte le lave de toute servitude ».

SÉRAPION

A part : Il me surprend. *A lui* : Tu vas tuer une femme.

ANSELME

Une femme ?

SÉRAPION

Tu ne tues pas les femmes?

ANSELME

Je tue tout.

SÉRAPION

Tu tues tout ? Elle est prête. Il suffit d'un coup d'épaule pour qu'elle tombe dans le trou. Mais il y a une condition : je veux qu'elle meurt d'amour.

ANSELME

Petite mort.

SÉRAPION

Par les douleurs elle en vaut bien d'autres.

ANSELME

Tuer je sais, aimer je ne sais pas.

SÉRAPION

Il ne s'agit pas d'aimer, dur de dur, mais de te faire aimer.

ANSELME

Non.

SÉRAPION

Tu as peur ?

ANSELME

De quoi, peur ?

SÉRAPION

Tu crains pour ta vie ?

ANSELME

Je tue pour mourir. Je ne veux pas de la bave de l'amour sur ma bouche, je veux celle de la mort.

SÉRAPION

N'oublie pas ce que tu me dois.

ANSELME

Pas l'amour ! Pas l'amour ! Plutôt mourir qu'aimer, m'accoupler comme un lapin, mouiller de l'œil comme un curé ! Vous ne m'avez sauvé que pour m'avilir. *Il se jette sur lui.* Vieux ! Vieux !

SÉRAPION

Le bloque par magie. Je suis vieux mais magique. Dis oui ! *Il lui tord le bras.*

ANSELME

Aïe !

SÉRAPION

Ne dis pas aïe, dis oui !

ANSELME

Oui. *Sérapion le lâche.*

SÉRAPION

Je ne te commande pas d'aimer, andouille nerveuse, au contraire, de te faire aimer. Tiens-toi bien et écoute. Elle est prête à l'amour. Elle croit déjà t'avoir rencontré. Elle est sûre de t'aimer. Elle est encore plus sûre que tu l'aimes. Elle est folle. Pour la rendre plus folle, feins de ne plus l'aimer. Tu as compris ?

ANSELME

Non.

SÉRAPION

Ça ne fait rien. Viens avec moi, allons compléter le complot.

Ils sortent.

Artémésia, adulte, entre, une tête tranchée dans la main. Elle lui parle.

ARTÉMÉSIA

Une tête coupée, c'est une nature morte ?

Peindre une tête morte, c'est tuer ? c'est ressusciter ?

La pensée peut-elle tuer ?

Comment donner vie à la mort ?

Peindre une tête de morte, c'est aimer ?

Comment donner vie à la mort ?

Comment donner vie à l'amour ?

Il me pousse de la jeunesse par toutes les fibres de mes yeux. Je la vois, je la vois. De la vie, des cadeaux ! Un rire me pousse ! Attention qu'il ne jaunisse pas, comme le tien. Ces enfants m'appartiennent, je les veux, mais ils sont flambants neufs et peuvent tordre mon rire en grimace. *Elle pose la tête au sol.* Au travail Prospero, extraie la vie de tes doigts et glisse-la sous les paupières du rêve. *Elle écarquille ses yeux avec ses doigts.* Fabriquons, fabriquons du désir pour mes yeux, des muscles pour mes yeux, des duvets sur les peaux comme la mousse sur les arbres, des rouages pour offrir des pauses à nu, des cambures, des larmes et des rires, des douleurs de plaisir. Mais gare à tes ailes, Prospero, la jeunesse est brûlante. Ces jeunes gens sont naïfs mais rapides. Leurs neurones fonctionnent plus vite que les miens. Voici Artémésita, ma jeunesse, et Giulietta sa sœur préférée, très préférée.

Elle sort.

Au fond du plateau apparaît Artémésita qui peint Giulietta qui pose nue, presque nue, plus que nue. Un temps de peinture, s'entend le pinceau.

GIULIETTA

Artémésita, je suis lasse.

ARTÉMÉSITA, *peignant*

Tais-toi.

Un temps.

GIULIETTA

Artémésita, j'ai froid.

Un temps.

S'il te plaît ma sœur.

Un temps.

Je vais m'habiller.

Un temps.

Bon, j'y vais.

Elle esquisse un geste.

ARTÉMÉSITA

Boucle-la. Ne bouge pas, je t'égorge. J'ai justement besoin de sang sur ma toile.

GIULIETTA

Saleté. *Un temps.* Connasse. *Un temps, long.* Grosse connasse. Pourquoi nue toujours, toujours ?

ARTÉMÉSITA

Elle me cache, ta nudité ! Les censeurs s'arrêteront à ta peau, ils ne m'emmerderont pas avec ton visage. Ils regarderont tes cuisses, pas ton crâne percé par les yeux de la mort.

GIULIETTA

Mes cuisses ont une crampe.

ARTÉMÉSITA

Tais-toi. Ils ne verront pas ma haine.

GIULIETTA

Je tombe dans les pommes.

ARTÉMÉSITA

Oui, tombe. J'ai besoin que tu tombes très loin de toi.

GIULIETTA, *se moquant*

Oh ! comme tu es cruelle ! Tu es sûrement une très grande artiste pour être aussi cruelle ! Pourquoi ne peins-tu pas Anselme ? Il est doux et léger comme une femme. Un souffle, il vole. C'est la solution d'amour.

ARTÉMÉSITA

Je ne veux pas le peindre. Jeter mes pinceaux quand il arrive, plutôt. Je veux l'atteindre. Pas son image, le fond de son âme.

GIULIETTA

Et le fond de la mienne ?

Elle sort.

ARTÉMÉSITA

Elle regarde sa toile, se détourne, le visage penché vers le sol. Un temps.

Cesser de voir, par pitié ! Cesser de voir, toucher enfin l'amour !

Elle prend un gros pinceau, le trempe soigneusement dans le blanc et macule le tableau. Elle se couvre les yeux des deux mains.

Cesser de voir. Aimer.

Elle sort, les yeux cachés, en trébuchant.

Entre Artémésia.

ARTÉMÉSIA

Tu vas aimer Artémésita, pour mon plaisir, tu vas aimer, puisque tu es moi sous peine de mort.

Elle va regarder ce qui reste de la toile.

Il faut des sacrifices humains pour que la vie descende des cintres sur les toiles. A la torture, nos mains, pour qu'elles crachent leur sale jus artistique.

Un temps. Elle regarde la toile.

Comment donner vie à la mort ?

Elle sort en parlant à la tête.

L'homme, c'est dieu ?

Giulietta revient sur le plateau, avec du papier, une plume, un encrier.

GIULIETTA

Imite Artémésita en se moquant. « Giulietta, prépare-moi du papier et une plume. ». *Puis.* Une plume ! Une plume dans le cul oui ! La poule entière, un paon, un cygne ! Un cygne irait très bien, elle a besoin d'un cygne, et pas pour ses plumes.

Attention, l'amoureuse est dangereuse. *Elle se cache.*

Entre Artémésita qui s'assoit, prend la plume et réfléchit.

A part : C'est bien difficile de se coucher sur la page blanche, surtout quand on rêve d'une autre couche.

Artémésita commence d'écrire.

Ah ! la rêveuse joue de la plume, au clair de la lune. *Elle chante :* Anselme ô Anselme. Ecoutons l'œuvre.

ARTÉMÉSITA

Se relit. « Je n'ai finalement qu'une chose à vous dire que je sais si mal dire que je dois l'écrire : Je vous aime, je vous aime tant. » Non, ça ne va pas. *Elle déchire le papier.*

GIULIETTA, à part

Non, ça ne va pas.

ARTÉMÉSITA, réécrit

Recommençons. « Je n'ai finalement qu'une chose à vous dire que je sais si mal dire que je dois l'écrire : je ne vous aime pas, il ne faut plus nous voir. Disparaissez de ma vie pour disparaître de mes rêves. Adieu. » *Elle embrasse le papier.*

GIULIETTA, à part

S'il ne l'aime pas après ces mots, il ne l'aimera jamais.

ARTÉMÉSITA

Je vous aime trop. Je ne peux plus avaler, des boutons me poussent, je transpire, j'en pue. Brisons là, brisons là ! Net comme un assassinat. Sors de ton trou Giulietta.

GIULIETTA

On ne parle pas de trou dans la maison d'une carafe.

ARTÉMÉSITA

J'ai l'âme en peine, le cœur noyé.

GIULIETTA

Noyé, cela oui.

ARTÉMÉSITA

Tu es mal embouchée petite sœur.

GIULIETTA

Mieux vaut l'être mal que ne pas l'être.

ARTÉMÉSITA

Qu'est-ce que tu as toi ?

GIULIETTA

Je ne sais pas, j'ai envie de pleurer, voilà tout. J'aime beaucoup pleurer probablement. Tu l'apprécies parfois.

ARTÉMÉSITA

J'aime le goût de tes larmes sur le bout de la langue. Tes larmes pour jouir, pas celles-ci.

GIULIETTA

Mêle-toi de tes yeux.

Elle veut sortir mais se butte contre Anselme qui entre.

Oh ! Quel très beau bégayeur tu as là ma sœur.

ANSELME

Le vieil homme... Mais qui est ce vieillard ? Que vous est-il surtout ?

GIULIETTA

Personne ne sait.

ARTÉMÉSITA

Je l'aime.

GIULIETTA

C'est pas tout à fait vrai.

ANSELME

Il vous aime.

ARTÉMÉSITA

Je sais. Vous ne bégayez plus ?

ANSELME

Cet homme a dit que je vous aimais.

GIULIETTA

Tout le monde s'aime.

ARTÉMÉSITA

Je ne vous reconnais pas, ni vos mots.

ANSELME, à *Giulietta*

Sors. Je dois parler à ta sœur seul à seul.

ARTÉMÉSITA

Reste Giulietta. Je vous écoute.

ANSELME

Ce que je dois dire est difficile à dire et peut-être plus encore à entendre. J'eusse préféré que vous seule...

GIULIETTA

« J'eusse préféré » est joli. J'aime beaucoup « J'eusse préféré ». Vous parlez bien depuis que vous ne bégayez plus. J'eusse préféré est parfait.

ARTÉMÉSITA

Je vous écoute.

ANSELME

Vous m'écoutez ? Donc je parle. Nous nous sommes connus en prison, terre de mensonge, ma terre.

ARTÉMÉSITA

Votre terre, la mienne.

ANSELME

Terre de terreur, tous les moyens sont bons pour en sortir. Vous avez été ce moyen.

ARTÉMÉSITA

Je sais.

ANSELME

Vous n'avez été que ce moyen. Rien d'autre. *Un temps, très long.*

ARTÉMÉSITA

Moi non plus.

ANSELME

Moi non plus ?

ARTÉMÉSITA

Moi non plus je ne vous aime pas.

ANSELME, *naïvement*

Je ne vous crois pas.

Artémésita lui donne la lettre.

ARTÉMÉSITA

Lisez.

Anselme lit.

ANSELME

J'ai lu.

ARTÉMÉSITA

Terre du mensonge.

GIULIETTA

Tout va bien. Vous ne vous aimez ni l'un ni l'autre. Embrassez-vous pour le prouver.

ARTÉMÉSITA

Giulietta a raison. Embrassons-nous comme frère et sœur.

ANSELME

Oui, embrassons-nous comme frère et sœur.

Ils s'embrassent maladroitement sur la joue.

ARTÉMÉSITA

Je suis heureuse que tout se passe aussi doucement.

ANSELME

Moi aussi. Heureux.

GIULIETTA

Voilà qui fait plaisir à voir. Des gens heureux.

Anselme tombe dans les pommes.

Le bonheur l'achève.

ARTÉMÉSITA

Coulé ! Méchant !

GIULIETTA

Toi, méchante ! Il t'aime plus que toi, il perd la tête lui. Aide-moi à le réveiller. Aide-moi, tu en meurs d'envie.

ARTÉMÉSITA

Anselme, Anselme, reviens à toi.

GIULIETTA, *se moquant*

Reviens à elle.

ARTÉMÉSITA

Il ne revient pas.

GIULIETTA

Un bouche à bouche peut-être.

ARTÉMÉSITA

Tu as raison.

Elle le fait.

GIULIETTA

N'en profite pas. C'est du viol véritable.

ARTÉMÉSITA

Oui. Pardonne-moi Anselme adoré. *Elle l'embrasse partout où elle dit.* Ah ! tes doigts, chacun, ton bras, ton poignet vibrant, ta nuque creuse, ton ventre... qui durcit.

GIULIETTA

Artémésita !

ARTÉMÉSITA

Je ne peux résister, je dois le prendre. Assomme-le s'il se réveille.

Elle le chevauche.

GIULIETTA

Elle est folle. Ce n'est qu'un homme.

ARTÉMÉSITA

Non c'est Anselme. Un traître faramineux. Je veux sa peau. Que ses ongles déchirent la mienne. *Elle prend les mains d'Anselme et se griffe avec.* Que sa bouche boive la mienne. *Elle tente de l'embrasser.* Je n'y arrive pas.

Giulietta la tire en arrière.

GIULIETTA

Arrête, arrête ça.

ARTÉMÉSITA

Ça y est. Il prend la langue.

Elle réembrasse avec violence.

GIULIETTA

Arrête donc. *Elle lui donne des coups de pieds.* Saleté d'animal.

Le baiser se transforme. On comprend qu'Artémésita ne peut plus lâcher la bouche d'Anselme, qu'il a dû lui saisir la langue. Elle tente de se libérer, grogne désespérément pour appeler Giulietta à son secours.

C'est bien fait, c'est bien fait.

Elle sort. Artémésita, la bouche toujours prise, se met à pleurer. Un temps. Giulietta reviens.

Ne pleure plus, je vais t'aider.

Elles tentent à elles deux de lever Anselme, mais bouche à bouche c'est difficile. Artémésita pleure de gorge, lugubre plainte. Giulietta sort et revient avec un seau d'eau.

ARTÉMÉSITA

Signes de panique et de dénégation. Non N... N... N...

Plaf. L'eau les libère et réveille Anselme.

ANSELME

Que se passe-t-il ?

Artémésita le gifle et sort, en larmes.

Que se passe-t-il ?

GIULIETTA

Rien. Je peux voir votre bouche ?

ANSELME
Giulietta...

GIULIETTA
N'approchez pas vos lèvres. Pas la bouche ! Pas la bouche !

ANSELME
La prend aux épaules. Oublie ma bouche. Regarde mes yeux.

GIULIETTA
Vos yeux ?

ANSELME
Ne les reconnais-tu pas ?

GIULIETTA
N... Non.

ANSELME
Si.

GIULIETTA
Ce n'est pas possible.

ANSELME
Tout m'est possible.

GIULIETTA
Sérapion. Comment... ?

ANSELME
Secrets de vieillard. *Il la lâche.* Je te plais ?

GIULIETTA
Pas du tout, moi c'est votre âge que j'aime.

ANSELME
Tu n'y connais rien en homme.

GIULIETTA
Je m'y connais.

ANSELME
Prendre la vie entre les dents, Giulietta, encore encore.

GIULIETTA

Il n'y a pas que la vie que vos dents prennent.

ANSELME

Rit. Qui violait l'autre ? *Un temps.*

Pars, pars de mon corps. *Un temps.*

Qui violait l'autre ? *Il rit. Un temps.*

Vieillesse, pars de mon corps. Laisse l'amour, jeunesse, s'il-te-plaît, me terrasser. Qui violait l'autre ? S'il-te-plaît, ô le Temps, laisse-moi me rejoindre et rejoindre l'amour.

Ô l'amour ! Ô l'amour ! *Il tombe et tombe à genoux.*

Nous nous aimons, nous aimons-nous ? S'il-te-plaît le Temps. *Il pleure.*

GIULIETTA, *timidement*

Qui pleure ? qui êtes-vous ?

ANSELME, *dans ses larmes*

Qui êtes-vous ? Je cherche Artémésita.

GIULIETTA

Sérapion ? Sérapion, c'est vous ?

ANSELME

Je cherche Artémésita. S'il vous plaît, Artémésita, amenez-moi Artémésita.

GIULIETTA

Artémésita pour qui ? le tueur ? l'amant ? le jeune ? le vieux ? Oh ! Je suis perdue.

Elle sort.

ANSELME

Il pleure à genoux. Je l'aime tant. Je l'aime tant. S'il vous plaît, sa présence.

Artémésita entre, elle tombe à genoux, loin de lui.

ARTÉMÉSITA

Pardon. Pardon. Mon corps m'a échappé.

ANSELME

Artémésita, enfin.

ARTÉMÉSITA

Je te vois il faut que je te mange. Attention n'approche pas, parle-moi de loin.

ANSELME

Délicatement.

ARTÉMÉSITA

Délicatement.

ANSELME

Tu disais : Néglige le Temps.

Tu disais : Rien ne nous tient l'un à l'autre que l'un l'autre.

ARTÉMÉSITA

Tends la corde

ANSELME

dangereuse

ARTÉMÉSITA

de l'amour, de chaque côté

ANSELME

l'abîme

ARTÉMÉSITA

mais dansons. Tu disais : mais dansons.

ANSELME

Tu disais : La corde est précise, elle demande de l'exactitude. Soyons intelligents. Hésitons.

Tu disais : Doutons de notre amour, dans le creux du doute contemplons-le qui renaît, sauvage,

ARTÉMÉSITA

inattendu.

ANSELME

Pour ne pas craindre la mort, tu disais : Si tu meurs, me tuer.

ARTÉMÉSITA

Eprouver cette terreur, celle de ta mort.

ANSELME

T'aimer à périr, tellement t'aimer, ne plus s'appartenir. Que mon amour te donne le monde, disais-tu.

ARTÉMÉSITA

Que ton amour me donne le monde, les hommes, les dangers, les plaisirs, les tourments. Le monde ouvert, même à le vomir.

ANSELME

Tu disais : Parfois notre amour se repliera, comme une armée devant le feu.

ARTÉMÉSITA

Devant la guerre. Replie-toi sur moi.

ANSELME

Je ne peux pas.

ARTÉMÉSITA

Pourquoi ? Viens.

ANSELME

Non. La mort me tire. Je t'aime, je ne peux pas t'aimer.

ARTÉMÉSITA

Bien sûr. Le frère ne peut approcher la sœur. Je me livre, corps et âme, et tu continues ton jeu de coquetterie. Bravo crapaud. Moi non plus je ne peux pas t'aimer. Te prendre le corps je peux, mais je ne t'aime pas, je ne t'aime pas.

ANSELME

Tu ne m'aimes pas ?

ARTÉMÉSITA

Je ne dis pas que je ne t'aime pas. Je voudrais bien le dire, mais je ne le dis pas. N'approche pas ou je saute. Pourquoi me trahis-tu ?

ANSELME

Je ne trahis pas. J'aime qui ? Vous êtes un rêve..

ARTÉMÉSITA

Ne me vouvoie pas. L'amour nous sort des pattes des rêves.

ANSELME

J'aime un amour rêvé.

ARTÉMÉSITA

J'ai compris. Vous avez dit déjà que vous ne m'aimez pas.

ANSELME

C'est vous qui l'avez dit, vous. Comment aurais-je dit je ne vous aime pas ?

ARTÉMÉSITA

Vous l'avez dit, avec des mots, des sales mots de vouvoiment. Et vous ne bégayez plus. Laissez-moi, laissez-moi.

ANSELME

A moi ! A moi !

ARTÉMÉSITA

Taisez-vous !

ANSELME

Au secours ! Elle me vouvoie ! elle me vouvoie !

ARTÉMÉSITA

Tais-toi ! Tais-toi ! Toi, toi, toi, toi ! Ne m'as-tu pas dit que tu ne m'aimais pas ? Tu l'as dit !

ANSELME

Je l'ai dit parce que je t'aime.

ARTÉMÉSITA

Ne crie pas.

ANSELME

Je ne crie pas.

ARTÉMÉSITA

Oui, tu cries.

ANSELME

Oui, je crie. Je crie je t'aime.

ARTÉMÉSITA

Crie, crie mon amour.

Ils se prennent dans les bras et pleurent.

TOUS DEUX

Je t'aime, je t'aime.

ANSELME

Que s'est-il passé ?

ARTÉMÉSITA

Pourquoi a-t-on crié ?

ANSELME

Que s'est-il passé ? Un cauchemar s'est passé.

ARTÉMÉSITA

Partons.

Mon doux tueur, mon beau voleur.

ANSELME

Quittons

ce théâtre du malheur.

Ils s'enfuient mais sont arrêtés par Artémésia et Sérapion qui entrent. Les jeunes gens se replient. Un temps de silence avant cette confrontation.

ARTÉMÉSIA

Mon œil est mon danger. J'ai des visions Sérapion. Je vois deux jeunes corps en fuite. Deux corps jaillis de mes pinceaux et qui, comme je le savais, prennent vie contre nous.

ARTÉMÉSITA

Pas contre vous, maîtresse de nos sangs. Seulement nous voulons la liberté.

ARTÉMÉSIA

Mon œil est mon maître, Sérapion. Il me sort de la tête comme le sexe de l'homme lui sort du ventre. Comme le sexe de l'homme est le maître de l'homme, mon œil m'attire où il veut. Tends ton poignard à hauteur de mon œil, Anselme.

Un temps.

Obéis à ton créateur.

Un temps. Anselme hésite.

Pose la pointe sur la cornée.

Ils font ce geste.

ANSELME

Nos maîtres

Laissez vos deux pauvres personnages tenter le monde.

SÉRAPION

Bien sûr nous vous laissons.

ARTÉMÉSIA

Bien sûr, nous vous laissons.

Nous ne sommes pas une famille dont il faut s'échapper. Pour qui nous prennent-ils Sérapion ? Ils sont beaux mais cons. Nous sommes artistes peintres.

SÉRAPION

Visionneurs magiciens. Votre amour nous le laissons. Vos traits fins et vos baisers légers. Vos larmes.

ARTÉMÉSIA

Vos réconciliations d'oiseaux. Votre liberté libre.

SÉRAPION

Nous sommes artistes peintres, fiers voyeurs, ce qui parfois fait mal aux yeux. Il faut ôter les yeux.

ARTÉMÉSIA

Appuie, Anselme. Je ne veux pleurer que du sang.

Un temps.

Je t'en prie.

Je suis lasse de mes yeux.

Par eux mes passions m'agitent tant.

Un temps. On croit qu'Anselme va le faire. Il jette le poignard au sol. Un temps, rien ne bouge.

SÉRAPION

Partez.

Otez-vous, qu'il reste nous.

Ils sortent.

J'ai toujours su qu'il était dangereux de peindre, parce qu'on ne trouve jamais. A présent je sais que trouver est plus dangereux encore que chercher.

ARTÉMÉSIA

J'ai le sang ralenti, le sang visqueux, depuis qu'ils sont partis. Pas toi, Sérapion ? Un sang de goudron.

Ils ont emporté la vie.

Elle a du mal à respirer.

C'est bien ainsi que cela doit se passer. Ni dieu ni maître.

Elle pose un genou au sol.

Tant pis, bien fait, d'avoir désiré d'être dieu et maître. Mais de mes actes seulement, je te le jure. Je ne voulais pas imposer à d'autres mon pouvoir, à moi seulement. Extraire de moi le meilleur de moi, le plus inadmissible jus de ma viande, par amour du monde, Sérapion, par amour des hommes. C'est un sacré labeur.

Aide-moi, mon ami, à passer

l'arme

à gauche
sans larme à l'œil. *Elle rit doucement.*
Comment faire sans la moquerie, hein ?
Il la prend dans ses bras.
Regarde mes yeux, Sérapion, mes yeux.
Où le Temps n'a pas pris.
Vois-tu notre passé, notre jeunesse vive ?

SÉRAPION

Attends. Ne pars pas encore, pas sans moi.

ARTÉMÉSIA

Je vais partir, je vais partir. *Elle rit.* Après tant de petites, grande mort !

SÉRAPION

Attends-moi, attends. J'y suis presque. *Il se tranche les veines.* Ça coule.

ARTÉMÉSIA

Les visages torchés par le Temps
Entrons maintenant dans l'ère de la Mort
Entrons vivants dans le chant des morts.

Ils meurent.

NOIR

Nous nous aimons tellement

Tragi-comédie avec féeries

texte et mise en scène

Jean-Michel Rabeux

assistante à la mise en scène

Sylvie Reteuna

lumières

Jean-Claude Fonkenel

musique

Christophe Malaval

avec la collaboration de

Corinne Chevauché violon, alto

Edith Begout trombone, tuba

costumes

Sandrine Pelletier

assistée de

Géraldine Orinovski

son

Luc Tossani

décorations

Jacques Dubus

sculpture

Christian Labes

construction du décor

Gustavo Valencia

Gérard Sellier

Erwan Defachelles

régisseur général

Baptiste Chapelot

régie son

David Hochstenbach

avec

Claude Degliame

Georges Edmont

Laurence Hartenstein

Miloud Khétib

Nicolas Martel

Guy Naigeon

Parfois je rêve que je suis une peintre de la Renaissance italienne qui vit de nos jours, c'est-à-dire au dix-huitième siècle. Logique, non ? Dans ce rêve je suis une femme, ce qui ne m'empêche pas d'être un homme. Logique. Je vis, c'est sûr, dans quel corps c'est moins sûr, puisque j'ai 15 ans, puisque j'ai 20 ans, puisque j'ai 60 ans. Je vis, puisque je suis morte à Rome dans l'antiquité, ressuscitée à Paris au vingt et unième siècle, ou à Amsterdam en plein Moyen-Âge. Tout ça ne m'empêche nullement de discuter ferme avec moi-même sur les sujets qui, dans le rêve (mais ce n'est qu'un rêve) m'importent le plus : l'amour ou les amours ? les désirs ? la mort qui chatouille les corps ? la jeunesse enfuie et d'autant plus chatoyante ? Et puis l'art, oui, oui, l'art. Comment peindre les cœurs qui saignent ? Je vous rappelle que dans ce rêve je suis peintre. Je peins des corps, surtout des corps, et surtout nus, et il se passe ceci que mes créatures peintes m'en veulent, qu'elles m'en veulent à mort, de quoi ? Je ne sais. Toujours est-il que je leur échappe de justesse. Ou bien elles s'entretuent, et c'est moi qui saigne, elles meurent d'amour et c'est moi qui pleure, ou qui ris du bonheur d'aimer. Sale temps dans mon crâne. Je vous embrasse.

production - La Rose des Vents/La Compagnie/Le Cargo Grenoble.

co-réalisation - Théâtre de La Bastille Paris et le Théâtre Scène Nationale de Poitiers.

Gestion de production - Clara Rousseau (Minijy) assistée de Laurent Carmé. Remerciements à Marc Mériqot.

les prochains spectacles...

La tragédie du roi Christophe/Aimé Césaire/mise en scène Jacques Nichet

Création - **En caravane**/Elizabeth von Arnim/adaptation libre

Agathe Mélinand/mise en scène Laurent Pelly du 1er au 11 avril (relâche dimanche)

avec la participation des
équipes du Cargo

théâtre
ce soir



Jean-Michel Rabeux avance avec jubilation vers des zones de théâtre réputées infranchissables. Sa nouvelle création, *Nous nous aimons tellement*, et deux reprises d'anciens spectacles pointent avec brio nos émotions inadmissibles.

Entretien

Pierre Hivernat

Photo

Philippe Garcia

aux frontières de l'intime

De la 6^e à la terminale, j'ai été interne dans un collège religieux. Deux avantages à ça : ça donne indéniablement une très bonne culture humaniste, une vision du passé, mais aussi la haine pour toujours. Je suis sorti de là cinglé et je crois profondément que si je fais du théâtre, c'est parce que je suis fou. Ça a été ma voie pour ne pas devenir hors la loi. L'écriture, l'art en général, m'a permis de ne pas tomber dans le très glauque. J'en veux beaucoup à cette éducation et, en même temps, je reconnais que c'est grâce à cette faille, cette haine qu'ils ont mise en moi – la haine de l'ordre moral exacerbé, la douleur et même parfois les larmes –, que je suis là aujourd'hui. Mes premières impressions

scéniques, c'était comme enfant de chœur : tu dois lire une épître quelconque, il y a un public, le rite, la lumière, c'est proche du théâtre dans l'expression formelle. J'ai assez vite compris que l'art n'est pas autre chose que d'essayer de mettre sa folie en ordre.

Pourquoi as-tu choisi de faire des études de philo plutôt que de théâtre ?

Adolescent, je lisais déjà pas mal. J'ai dû lire Sade pour la première fois à 15-16 ans. Comme j'avais eu une éducation où beaucoup de choses étaient prohibées, j'ai toujours eu le goût des littératures interdites. A cette époque, c'était ma révolte. La musique et les Beatles, c'était le faux interdit, faussement subversif, alors que Sade, c'était vraiment mal vu. Je ne savais absolument pas ce qu'était la pensée politique, j'étais réac. Parce qu'issu d'une famille réac. Toutes mes aspirations étaient plutôt de l'ordre de l'intime, et non sociales. Je suis né à la pensée par la philo, qui est devenue autre chose qu'un exercice de style : un travail de moi-même par rapport au monde. Le théâtre, avec d'autres moyens, a des objectifs similaires.

Comment es-tu finalement venu au théâtre ?

J'aimais beaucoup la philo mais ça manque de corps. Ce qui m'a fait venir au théâtre, c'est le goût du corps – faire bouger mon corps, faire bouger le corps des autres et sortir de la littéralité de la philosophie. Parallèlement à mes études, je suis entré dans un cours de théâtre privé. Et puis j'ai rencontré des amours, et ça compte tout autant. Claude Degliame, par exemple, qui joue dans la plupart de mes spectacles. La première fois que je l'ai vue sur un plateau, j'ai trouvé que c'était la plus belle femme du monde, la plus intelligente et la plus talentueuse. Mais aussi Maria Casarès ou Aragon, que j'ai eu la chance de rencontrer et qui a parfois fait mon initiation. Ça s'est fait progressivement, mais intensivement.

Ta pratique du théâtre reste assez décalée. Quel intérêt trouves-tu à cette forme artistique ?

Je connaissais du théâtre ce qu'on m'en avait dit à l'école : emmerdement majeur, culture et ennui, alors que c'est tout le contraire. Le strip-tease, c'est du théâtre – ça peut être du mauvais théâtre, mais c'est du théâtre. Le théâtre n'est pas de la culture mais une chose brute qui doit vous sauter à la gueule pour le restant de vos jours. Quand je monte un spectacle, c'est ce que je cherche à faire. Je ne veux pas plaire ou déplaire, je cherche à produire au moins une image ou un mot pour un spectateur et que ça lui reste pour toute sa vie. Sinon, ça ne m'intéresse pas. Je cherche à me surprendre pour que cette surprise puisse toucher quelqu'un qui n'est jamais entré dans une salle de théâtre, que tout à coup il se sente saisi au plus profond, au plus inadmissible. Je travaille sur ces zones-là. Le théâtre politique me fait gerber parce qu'il propose des réponses. Le théâtre ne peut avoir une fonction que dans la mesure où il va instiller une question intime à une personne. Ce qui m'intéresse, c'est tout à coup de poser à un même spectateur la question de son propre désir, qu'il se mette à désirer quelque chose qu'il n'avait jamais imaginé pouvoir désirer – et ça, c'est une action politique. Je fais un théâtre qui vient de l'intime pour aller vers l'intime, qui s'adresse à chacun mais pas à tout le monde. Par exemple, que les gens se posent la question de leur propre cruauté. Tu peux faire ça en rigolant au théâtre. Louis de Funès, que fait-il d'autre ? Plus il est cruel, plus tu rigoles. Si tu oses donner du plaisir aux spectateurs devant le spectacle de la cruauté, ils peuvent se rendre compte qu'ils sont, que nous sommes tous, cruels. Et s'ils peuvent en jouer, j'ai comme utopie de penser qu'ils peuvent mieux maîtriser leur cruauté. La profession pense que je suis un artiste pointu et difficile. Les ados du Nord – la région dans laquelle ma compagnie est implantée –, pas du tout ! La manipulation que je fais des formes du théâtre, qui peut paraître à certains élitiste, ne leur pose pas de problème particulier parce que je travaille plus sur l'être lui-même qu'à partir d'un savoir-faire. Il y a en moi une haine du théâtre comme il y a chez Le Clézio une haine de la littérature et chez Van Gogh, une forme

de haine de la peinture. Mon dernier spectacle est très énigmatique, mais pas pour ce public-là. Mes incohérences, ils s'en tapent complètement. Je leur envoie des images, une impulsion, une émotion, je leur envoie une femme de 50 balais amoureuse d'un môme de 20 ans, des dieux incestueux et visiblement, ça les touche. La recherche de formes nouvelles, cette plongée dans l'inconnu, ça te coupe d'un certain public conventionnel de théâtre, mais ça accroche un public moins professionnel. Sauf que ces gens-là, il faut aller les chercher parce qu'ils n'ont vraiment rien à foutre du théâtre.

Tu montes rarement des textes de théâtre.

En fait, j'ai toujours eu un goût pour le non-théâtre. J'ai mis en scène des textes de Genet qui parlent de la peinture, notamment de Rembrandt et de Giacometti, mais je n'ai pas eu envie de monter de pièces de lui. J'ai monté des nouvelles, adapté des romans, un rapport médical, des paroles indiennes, etc. Il faut toujours que ça me pose une énigme. Quand je lis des paroles indiennes, par exemple, je me pose toujours la question de savoir si avec on peut faire un spectacle qui ne soit, bien entendu, pas politiquement correct – la chose que je hais le plus au monde. Autre exemple : est-il possible de faire entendre la parole de Sade au théâtre ?

Tu sembles toujours attiré par les zones limites, comme la pornographie.

Ça s'impose. Ce n'est pas exprès, ce n'est pas de la provocation. C'est drôle parce que je suis quelqu'un de plutôt joyeux, mais ça tourne autour de la mort et de cette chose très violente que j'ai en moi, d'aspiration à la beauté des corps. J'ai mis vingt ans à comprendre que ce que je croyais être une banale obsession sexuelle était une sorte de duel avec la mort. Je sens la mort dans le corps d'une jeune fille, et si ce corps me fascine, si je le ploie artistiquement, c'est vraiment pour niquer la mort. J'ai en moi cette chose ridicule, quand j'écris ou que je mets en scène, c'est le seul moment où je suis plus fort que la mort ! J'ai fait un spectacle qui s'intitulait *Eloge de la pornographie*. Je suis

extrêmement voyeur, dans tous les sens du terme. Comment peut-on être metteur en scène sans être voyeur ? Je ne récusé pas la pornographie. Godard dit quelque chose comme "*C'est la responsabilité des gens de ma génération d'avoir laissé le X aux gens du commerce.*" Ce que j'aime dans la pornographie, c'est qu'elle est le pire avoué. A force de ne pas chercher la forme, elle la trouve par hasard. C'est un paradoxe, c'est de la merde, mais c'est vrai que les artistes, en tout cas dans le spectacle vivant, n'ont pas trouvé comment mettre en danger le spectateur dans son eros, tout en le maintenant dans une forme et un langage artistiques bouleversants. Dans *Eloge de la pornographie*, j'ai peut-être frôlé ça, mais ça a été difficile car l'érotisme contient en lui-même une convention. Pour faire vite, je hais le porte-jarretelles parce que c'est une convention, une répétition d'une chose à l'identique, et moi, ce qui m'intéresse en art, c'est l'opposé.

Comment vis-tu la situation politique et sociale actuelle ?

Je ne pardonne pas à cette société de me donner honte. D'avoir à détourner mon regard quand je vois quelqu'un assis par terre qui tend la main. Je lui en veux à mort de m'obliger, moi, à être honteux de donner mes 10 balles – et que ce soit tout aussi honteux de ne pas les donner. En ce qui concerne la montée du lepénisme, et pas seulement du FN, je milite pour un engagement citoyen sans aucune réticence sur la forme. La remise en cause radicale, utopique, utopiste, de l'Etat, même républicain, qu'il soit de droite ou de gauche, je trouve que c'est le devoir minimum de l'artiste. Je défile, je signe et je me battraï à coups de poing. ●

Nous nous aimons tellement (*création*), *texte et mise en scène de Jean-Michel Rabeux, jusqu'au 5 avril au Théâtre de la Bastille à Paris, tél. 01.43.57.42.14, et du 25 au 29 avril à Poitiers, tél. 05.49.41.28.33. Reprise au Théâtre de la Bastille à Paris d'Onanisme avec troubles nerveux chez deux petites filles d'après le Dr Zambaco et de L'Indien d'après des paroles indiennes, jusqu'au 12 avril.*

TÊTE D'AFFICHE

Jean-Michel Rabeux, le théâtre des corps

Le théâtre de Jean-Michel Rabeux (photo Marc Enguerand), c'est celui des corps et des mots pour le dire. Souvent grave, inquiétant, dérangeant même dans ce qu'il révèle, d'indicible, d'interdit. On peut le voir en trois spectacles présentés actuellement à Paris (1) :

Nous nous aimons tellement, *L'indien et Onanisme avec troubles nerveux chez deux petites filles*. Le premier a été écrit par Jean-Michel Rabeux lui-même. Le second est construit à partir de paroles d'indiens victimes de l'arrivée des Blancs depuis la découverte de l'Amérique. Le dernier reprend sobrement, mais avec une froide violence difficilement soutenable, le rapport d'un aliéniste du XIX^e siècle — Démétrius Zambaco — consignait comment il avait soigné deux enfants qu'il mutila pour les guérir, provoquant le Mal pour avoir voulu faire le Bien au nom d'une science folle. De l'un à l'autre, des jeux amusés de *Nous nous aimons tellement* à la détresse portée par une actrice seule en scène (Claude Dégliame, magnifique !) dans *Onanisme...*, c'est le même regard plein d'attention et d'amour sur la douleur et les êtres, le besoin de l'autre et le poids des lois qui étouffent qui se



découvre dans la confrontation à la solitude et au corps qui nous trahit, à l'obsession de la mort et du vide. Souvenirs d'une enfance passée dans la clinique d'un père soignant les mutilés ? Sans doute.

« Même si, explique Jean-Michel Rabeux, à l'époque cet environnement me paraissait normal, il a certainement nourri en moi un intérêt particulier pour les corps qui disent la vie en même temps que la mort ».

Cependant, rien de malsain chez lui. Au contraire. Citant Genet (« Le travail de l'artiste consiste à conférer de la dignité à ce qui semble en manquer le plus »), Rabeux, diplômé en philosophie, formé chez les pères maristes, ajoute : « Ce qui m'intéresse, c'est la complexité de l'homme, la douleur du monde qui transparait sur le visage peint du Christ. »

Didier MÈREUZE
(1) Théâtre de la Bastille.
01 43.57.42.14

La Croix

Nous nous aimons tellement

Écrit et mis en scène par Jean-Michel Rabeux. Durée : 1h40. Fidèle à ses obsessions, Jean-Michel Rabeux reprend des questions déjà au centre de ses précédentes créations. Mais il le fait cette fois avec une fraîcheur et un sens du burlesque tout à fait réjouissants. Un maître du monde qui évoque les dieux grecs revus par Giraudoux et une artiste dont les peintures prennent vie

et lui tont des misères sont au centre de cette comédie du désir. La beauté de la langue et le jeu tout en dérision de Claude Degliame et de ses partenaires sont pour beaucoup dans le plaisir très vif qu'elle procure. **J. S.**

Jusqu'au 5 avr., du mar. au sam.
21h, dim. 17h, Théâtre de
la Bastille, 01-43-57-42-14.